LE SEIGNEUR NANN ET LA KORRIGAN.

ARGUMENT.

En indiquant le caractère général des Fées chez les différents peuples de l'Europe, et le caractère particulier des Fées Bretonnes, nous avons essayé de prouver que celles-ci paraissaient avoir emprunté aux druidesses gauloises, non-seulement quelques traits essentiels de leur physionomie, mais encore leur nom de Korrigan. La ballade du seigneur Nann peut être citée comme exemple, pour montrer ce qui leur est propre, et ce qu'elles ont de commun avec les Fées des autres peuples.

II

AOTROU NANN HAG AR C'HORRIGAN.

(Les Léon.)

Ann aotrou Nann hag hé friet
Iaouankik-flamm int dimézet,
Iaouankik-flamm dispartiet.

Ann itroun hé deuz ganet dec'h
Daou vugel ken kann hag ann erc'h ;
Eunn a zo paotr, eunn all zo merc'h.

— Pétra c'houl ho kalon a vad,
Pé c'heuz ganet d'i-mé eur mab?
Livirid a rinn d'hoc'h timat :

Kik kévélek a stank ann ias,
Pé kik garo a forest glaz?

— Kik garo 'vid-ounn gaffenn mad ;
Hogen poan vo d'hac'h mont d'ar c'hoad. —

Ann aotrou Nann pa hé c'hlévaz,
He goaf déro fest a dapaz.

II

LE SEIGNEUR NANN ET LA KORRIGAN.

(Dialecte du Léon.)

Le seigneur Nann et son épouse ont été fiancés bien jeunes, bien jeunes désunis.

Madame a mis au monde hier deux jumeaux plus blancs que la neige; l'un est un garçon, l'autre une fille.

— Que désire votre cœur, pour m'avoir donné un fils? Dites, que je vous l'accorde à l'instant:

Chair de bécasse de l'étang du vallon, ou chair de chevreuil de la forêt verte?

— La chair du chevreuil est celle que je préfèrerais; mais vous allez avoir la peine d'aller au bois. —

Aussitôt le seigneur Nann saisit sa lance de chêne,

Ha war hé varc'h féro lampaz,
Ha d'ar forest glaz ez-éaz.

War lez ar c'hoad pé oa digwet,
Eunn heizez wenn en deuz gwélet;

Hag hen da vonet war hé zro
Ken gréné 'nn douar dindan ho;

Hen da vont war hé leac'h raktal
Ken rédé ann dour diouc'h hé dal,

Ha diouc'h hé varc'h a beb gosté.
Ken a zeuaz ann abardaé;

Ken a gavaz eur waz-bihan
É-tal ann ti eur c'horrigan,

Ha tro war-dro eunn dachen flour;
Hag hen da zisken da vid dour.

Ar c'horrik oa tal hé feunten
O kriba hé bléo mélen,

Hag ho kribé gant eur grib aour
('Nn itrounezed-zé n'int ket paour).

— Pénaoz oud-dé ken diévez,
Da zont da stravila va wez!

Dimézi d'in trum a réfet,
Pé é-pad seiz bloaz a zeac'hfet;
Pé a-benn tri deiz a varfet.

Et sauta sur son cheval impatient, et gagna la verte forêt.

En arrivant au bois, il vit une biche blanche ;

Et lui de la poursuivre si vivement, que la terre tremblait sous eux ;

Et lui de la poursuivre aussitôt si vivement, que l'eau ruisselait de son front,

Et des deux flancs de son cheval. Et le soir vint ;

Et il trouva un petit ruisseau près de la grotte d'une Korrigan,

Et tout autour un gazon fin ; et il descendit pour boire.

La Korrigan était assise au bord de sa fontaine, et peignait ses cheveux blonds,

Et les peignait avec un peigne d'or (ces dames-là ne sont point pauvres).

— Vous êtes bien téméraire, de venir troubler mon eau !

Vous m'épouserez à l'instant, ou, pendant sept années, vous sécherez sur pied ;

Ou vous mourrez dans trois jours.

— Dimézi d'hoc'h mé na rinn ket,
Rag ounn eur bloaz-zo dimézet ;

Da zizeac'hi na jomfenn ket,
Na benn trideiz na varfenn ket ;

Na varfenn ket a-benn trideiz,
Hogen pa vézo ioul Douez ;

Mez gwel vé d'in mervel bréman
'Get dimizi d' eur c'horrigan ! —

— Va mammik kéaz, mar am c'héret,
Aozet va gwélé ma né ket ;
Gand ar c'hlenved ez-ounn dalc'het.

Na livirid tra d'am friet,
A-benn trideiz ez-vinn béziet :
Gand eur c'horrigan ounn bet skoet. —

Hag-abenn tri dervez goudé
Ar greg iaouank a c'houlenné:

— Livirid d'in-mé va mamm-gaer,
Da bérag a zonn ar c'hléier ?

Pérag a gan ar véléien
War al leur-zi, gwisket é gwenn ?

— Eur paour-kéaz aoa kéméret
A zo enn ann noz-ma marvet.

— Je ne vous épouserai point, car je suis marié depuis un an ;

Je ne sécherai point sur pied, ni ne mourrai dans trois jours ;

Dans trois jours je ne mourrai point, mais quand il plaira à Dieu ;

Mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'épouser une Korrigan ! —

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, faites-moi mon lit, s'il n'est pas fait ;
Je me sens bien malade.

Ne dites mot à mon épouse ; dans trois jours je serai mis en terre :
Une Korrigan m'a jeté un sort. —

Et, trois jours après, la jeune femme disait :

— Dites-moi, ma belle-mère, pourquoi sonnent les cloches ?

Pourquoi les prêtres chantent-ils en bas, vêtus de blanc ?

— Un pauvre malheureux, que nous avons logé, est mort cette nuit.

— Va mamm-gaer d'in-mé lévéret,
Ann aotrou Nann péleac'h ma et ?

— E kéar va merc'hik ez-éo et;
E-berrik zeuio d'ho kwélet.

— Va mamm-gaer kéaz livirit d'in
Ru pé glaz d'ann iliz ez-inn ?

— Va merc'hik deuet éo ann gis
Da vont gwisket du d'ann iliz.

Pazenn ar véred pa dreuziz,
Bez hé friet paour a wéliz.

— Pé ré hon-dud-ni zo marvet,
Pa d-éo ann douar-ni fresket ?

— Sioaz! va merc'h, n'hallann nac'h mui:
Hô priet paour a zo enn hi! —

War hé daou-lin en em strikaz
N'ha biken goudé asavaz.

Burzuduz vizé da wélet,
Ann noz-goudé ma oa béziet
Ann itroun enn bez hé friet,

Gwélet daou wézen derv sével
Diouc'h hô bez névéz d'ann ubel;

Ha war ho brank daou goulmik wenn
Hag hé ken dréo ha ken laouen,

O kana éno goulou dé,
Hag o nijal d'ann env goudé.

— Ma belle-mère, dites-moi : Sire Nann, où est-il allé?

— Il est allé à la ville, ma fille; dans peu il viendra vous voir.

— Ma chère belle-mère, dites-moi : Mettrai-je ma robe rouge ou ma robe bleue pour aller à l'église?

— La mode est venue, mon enfant, de porter du noir à l'église.—

En franchissant l'échalier du cimetière, elle vit la tombe de son pauvre mari.

— Qui de notre famille est mort, que notre terrain a été fraîchement bêché?

— Hélas! ma fille, je ne puis plus vous le cacher, votre mari est là! »

Elle se jeta à deux genoux, et ne se releva plus.

Ce fut merveille de voir, la nuit qui suivit le jour où on enterra la dame dans la même tombe que son mari,

De voir deux chênes s'élever de leur tombe nouvelle dans les airs;

Et sur leurs branches, deux colombes blanches, sautillantes et gaies,

Qui chantèrent au lever de l'aurore, et prirent ensuite leur volée vers les cieux.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

La grotte auprès de laquelle le seigneur Nann rencontre la Korrigan, que le poëte donne pour demeure au génie, est un de ces monuments dr diqués que l'on nomme en breton : « Dolmen », ou « ti'ar c'horrigan et en français : « Table de pierres », ou « grotte aux Fées ». A p de distance on trouve assez souvent une fontaine appelée : « Fo taine de la Fée (Feuntenn ar C'horrigan). » Comme on le sa les fontaines et les pierres étaient anciennement l'objet d'un cu superstitieux [1], que différents conciles, et, entre autres, celui Nantes, tenu vers 658, proscrivirent et punirent sévèrement [2].

La ballade du seigneur Nann a été jadis mise en français, et le pe ple la chante encore dans la Haute-Bretagne. Les fragments que no avons pu recueillir sont une traduction exacte des stances bretonne on en pourra juger par ces vers, qui doivent avoir été rajeunis :

—Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi les saints (cloches) sonnent ainsi?

— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.

— Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui?

— Prenez du noir, prenez du blanc;
Mais le noir est plus convenant. —

. . . . . .

—Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie?

— Je ne peux plus vous le cacher :
Votre mari est enterré. —

[1] « Veneratores lapidum... excolentes sacra fontium » (Balume, t. 1).
[2] Ap. D. Morice. *Hist. de Bretagne*, preuves, t. 1, c. 220.

On chante, en Suède et en Danemark, une chanson sur le même sujet, intitulée : *Sire Olaf dans la danse des Elves*, dont il existe plus de quinze variantes; nous avons choisi la suivante comme terme de comparaison avec la ballade bretonne :

« A l'aube du jour, sire Olaf est monté à cheval, il a rencontré sur la route la danse brillante, le bal éclatant (des Elves).

— Oh! la danse! la danse! Comme on danse bien sous le bocage.

Le roi des Elves tendit la main à sire Olaf : — Sire Olaf, dansez avec moi. — Oh! la danse! la danse! etc.

— Non! non! C'est demain le jour de mes noces. Je ne veux pas danser.

— Oh! la danse! etc. —

La reine des Elves tendit sa main blanche à sire Olaf : — Viens, Olaf, viens danser avec moi. — Oh! la danse! la danse! etc.

— Non! non! Je ne danserai pas. C'est demain le jour de mes noces. — Oh! la danse! etc. —

La sœur des Elves lui tendit sa main blanche : — Viens, sire Olaf, danser avec moi. — Oh! la danse! etc.

— Oh! non, je ne danserai pas. C'est demain le jour de mes noces. — Oh! la danse! etc. —

« Et la fiancée disait ce jour-là : — Dites-moi ; pourquoi les cloches sonnent-elles ainsi?

— C'est la coutume de notre île que chaque jeune amant sonne en l'honneur de sa fiancée. — Oh! la danse! etc.

— Mais nous n'osons te le cacher, ton fiancé, sire Olaf est mort. Nous venons de ramener son cadavre. — Oh! la danse! la danse! Comme on danse bien sous la feuillée.

« Le lendemain quand le jour parut, il y avait trois cadavres dans la maison de sire Olaf. — Oh! la danse! la danse! etc.

« C'étaient sire Olaf, sa fiancée, et sa mère morte de douleur. »

Dans une autre version de la même ballade, sire Olaf revient chez lui après avoir rencontré les Elves :

« Sire Olaf revint à la maison avec une blessure au cœur....

— Ma chère sœur, préparez mon lit.... Mon cher frère, donnez à manger à mon cheval.... [1] »

Trois ballades smaalandaises dont le héros est un certain chef Magnus, ne font pas mourir ce chef, mais elles lui font perdre la raison :

[1] Swenska Viser, III, p. 158 et 165. — Danske Viser, I, 238.

— Chef Magnus, chef Magnus, dit la fée, garde-toi bien de répondre *non!* Prends-moi pour ton épouse, ne me refuse pas, ne me refuse pas. Je te donnerai tant d'or et tant d'argent!

— Je suis fils de roi, je suis jeune et brave;... non, je ne t'épouserai pas.

— Oh! chef Magnus, chef Magnus, prends-moi pour épouse; ne me dis pas *non!* ne me dis pas *non!*

— Qui es-tu... pour vouloir m'épouser? Tu n'es pas chrétienne!

— Chef Magnus, chef Magnus, ne me dédaigne pas, ou tu deviendras fou, et tu resteras fou toute ta vie. Ne me dis pas *non!* ne me dis pas *non!* —

La ballade servienne de Marko et de la Wila suppose, comme le poëte Breton, que l'on ne trouble pas impunément les eaux consacrées aux Fées.

« Garde-toi, crie une voix au prince Marko, qui chasse et qui a soif; garde-toi de troubler les eaux du lac, car la Wila du gué sommeille sur ses ondes, et son île flotte sur les eaux vertes. Malheur au héros qui l'éveille! Malheur au cheval qui trouble les eaux de son lac! La Wila en exige un terrible péage: elle prend au héros ses deux yeux, et au cheval ses quatre pieds [1]. »

Nous pourrions citer encore d'autres chants populaires qui auraient du rapport avec le nôtre, mais nous n'en avons trouvé aucun aussi complet; nous le croyons ancien, car il nous paraît très probable que chacune de ses strophes était primitivement composée de trois vers, comme le sont encore la 1re, la 2e, la 3e, la 17e, la 22e, la 23e, la 24e et la 26e. Cette forme rhythmique passe, comme on le sait, pour le caractère certain d'une haute antiquité; elle a été employée par la plupart des bardes Gallois du VIe siècle, et on n'en trouve, chez eux, aucun exemple depuis le XIIe.

[1] Wuk. Danitza.